

La société des amis à Rome et dans la littérature médiévale et humaniste. Études réunies par Perrine Galand-Hallyn, Sylvie Laigneau, Carlos Lévy et Wim Verbaal. Turnhout, Brepols, 2008, collection Latinitates. Un vol. de 418 p.

Ce recueil rassemble vingt contributions sur l'amitié comme lien personnel et socio-politique de l'Antiquité à la Renaissance. Il est organisé en quatre parties : – autour du *De Amicitia* de Cicéron ; – l'*amicitia* : codes sociaux et politiques ; – la société des amis et l'épanouissement du savoir ; – la lettre comme miroir de l'amitié.

À première impression, le lecteur francisant pourrait se sentir assez peu concerné par ce volume consacré pour l'essentiel à l'Antiquité et au Moyen Âge. Quelques communications traitent de l'amitié à la Renaissance, mais toujours par le biais de la littérature néo-latine : Bodin (M.-D. Couzinet), Politien (E. Séris), Nicolas Bérauld (M.-F. André), le cardinal Du Bellay (S. Guillet-Laburthe), Juste Lipse (G. Vagenheim), Budé (L.-A. Sanchi), Ogier de Busbecq (D. Arrighi), le genre des *Alba amicorum* (W. Ludwig).

Le volume intéressera cependant tout spécialiste de la Renaissance française, à plus d'un titre. Il offre en effet des perspectives très riches sur quelques points essentiels de la pensée de la Renaissance, qu'elle s'exprime en latin ou en français.

C'est au *Laelius* de Cicéron qu'il faut revenir pour analyser la notion d'amitié à la Renaissance et comme de juste, toute la première partie du recueil est consacrée à des questions spécifiques à ce traité. Lien personnel et affectif supposant une entente absolue entre deux êtres et reposant sur la vertu, opposée à la solitude du tyran et éloignée de la perfection impassible du sage stoïcien, l'amitié est pour Cicéron une vertu civique, sur laquelle il tente de conforter la république vacillante. Pour autant, l'étendue du champ de l'*amicitia* ne se réduit pas à son approche cicéronienne. Selon les cas, l'amitié peut être une vertu purement sociale et utilitaire (dans la correspondance de Pline le Jeune), elle peut s'étendre aux liens conjugaux (dans la poésie de l'exil chez Ovide), se construire à l'écart de la Cité (chez Catulle). Enfin, dans l'Antiquité tardive, sous la plume de Rutilius Namatianus, elle cimente l'identité des derniers représentants du paganisme.

Un des grands intérêts de la perspective diachronique de ce recueil est justement de mettre en lumière la réinterprétation du concept d'*amicitia*, élaboré dans la Rome républicaine, dans le cadre des sociétés chrétiennes et monarchiques du XVI^e siècle. Plusieurs contributions étudient en effet la translation de l'*amicitia* dans la culture chrétienne et son intégration à la *caritas*, chez Saint Augustin, Paulin de Nole, Alcuin, Bernard de Clairvaux. Sur un plan plus politique se pose la question de l'égalité des amis et de la hiérarchie sociale. Ainsi un philosophe comme Bodin est-il amené à repenser l'*amicitia* cicéronienne dans le cadre d'une société monarchique. C'est un lien d'amitié qui circule entre le monarque et ses sujets, là où l'égalité ne peut engendrer que rivalités et jalousies. Contre Cicéron encore, Bodin affranchit l'amitié de tout lien religieux et la considère comme une inclination naturelle étrangère à la volonté.

Nul besoin de rappeler que plusieurs auteurs majeurs de la Renaissance française ont écrit sur l'amitié des pages inoubliables : Montaigne, bien sûr, mais aussi Rabelais qui fait de Pantagruel et Panurge « un nouveau pair d'amitié tel que fut Enée et Achatès ». À défaut de leur consacrer une étude, ce recueil sur l'amitié nous aide à mieux connaître l'arrière-plan intellectuel sur lequel reposent leurs textes.